

# JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE  
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

## BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50  
                  "          "          six mois, 14 "          "  
                  "          "          un an, 25 "          " }

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris MM. LAFFITE-BULLIER et C<sup>o</sup>, 20, rue de la Banque. Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFFITE BULLIER et C<sup>o</sup> pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 28 Mars 1867.

### BULLETIN.

Bien que le *Moniteur* garde toujours le silence, la cession du Luxembourg peut-être regardée comme un fait accompli — moyennant la modeste somme de 90 millions.

Nous manquons de détails sur cet événement que nos correspondances se bornent à enregistrer sans commentaires.

Dans la séance du Corps législatif d'hier, M. le président Walewski a annoncé à ses collègues qu'il avait donné sa démission. Voici l'allocution qu'il a prononcée :

« Messieurs, je tiens à annoncer moi-même à la Chambre que je donne ma démission de président du Corps législatif. Ce n'est pas sans un vif regret, messieurs et chers collègues, que j'ai pris cette résolution, mais dans un intérêt supérieur d'union et de concorde, j'ai dû renoncer à l'honneur de vous présider.

« Permettez-moi, en quittant le fauteuil, de vous remercier du concours toujours si bienveillant, que j'ai trouvé indistinctement sur tous les bancs de cette assemblée.

« J'invite M. le vice-président Schneider à me remplacer au fauteuil. »  
Contrairement à l'usage des séances ordinaires, dit l'*Avenir National*, M. Walewski a été reconduit à son hôtel avec le cérémonial usité chaque jour pour l'arrivée du président.

On a remarqué qu'au moment où M. Walewski descendait du fauteuil, presque tous les membres de l'opposition ont quitté leur banc pour venir lui serrer la main. On n'a pas remarqué le même empressement de la part des membres de la droite.

La démission de M. Walewski est considérée comme un triomphe de la fraction de la majorité la plus opposée aux réformes libérales.

L'ouverture de l'Exposition universelle, sera faite lundi prochain 1<sup>er</sup> avril, à deux heures, par l'Empereur en per-

sonne. Cette cérémonie sera empreinte d'une grande simplicité. Elle aura lieu en présence des membres de la Commission impériale et des commissions étrangères. Il ne sera pas prononcé de discours. La solennité d'apparat est renvoyée au 1<sup>er</sup> juillet, jour de la distribution des récompenses aux exposants.

Après cinq jours de laborieux débats, le Corps législatif a adopté, par 130 voix contre 92, le premier article du projet portant suppression de l'incarcération pour dettes en matière commerciale. Ce vote important avait été précédé d'un scrutin sur le renvoi de l'article à la commission. Ce renvoi, admis par 114 voix, avait été écarté par 122.

Dès à présent, il faut donc regarder comme supprimée la garantie extrême accordée jusqu'ici au créancier contre le débiteur. C'est une épreuve à faire.

Les troupes de l'armée expéditionnaire au Mexique ne sont pas encore rentrées en France et déjà cette entreprise est comme passée à l'état de souvenir. Tel est l'esprit français. Cependant il convient de suivre les épisodes de la lutte entre l'empereur Maximilien et les dissidents. Outre que nous avons là-bas de nombreux compatriotes qui peuvent gagner ou perdre au résultat de la guerre continuée, la France reste, dans une certaine mesure, solidaire de l'effort suprême tenté contre Juarez et ses partisans.

Tels sont les motifs qui nous portent à enregistrer, au fur et à mesure de la réception des correspondances, les nouvelles mexicaines. Celles qu'on va lire sont postérieures à l'embarquement des derniers détachements français à la Vera-Cruz.

Juarez avait quitté Zacatecas et s'avancé au sud dans la direction de Mexico; il était entré à San Luis de Potosí après que Miramon, le général impérialiste, avait été battu par Escobedo. L'ex-dictateur croyant enfin à son triomphe définitif, aurait notifié aux puissances étrangères d'accréditer désormais auprès de lui leurs représentants.

De son côté, l'empereur Maximilien ne

cessait pas de croire au succès de sa cause. Il était à Querétaro avec 10,000 hommes partagés en trois divisions, sous les ordres de Miramon, de Castillo et de Mejia. Marquez, qui commandait à Mexico, avait quitté la capitale, gardée par 2,000 hommes, qui la défendront contre Porfirio Diaz. Celui-ci avait déjà avec lui 8,000 hommes; mais ayant de marcher sur Mexico, il attendait un renfort de 4,000 soldats.

L'empereur Maximilien s'était porté à la rencontre des juaristes, qui descendaient des provinces du Nord, pour investir le siège du gouvernement impérial.

En prenant en personne le commandement de son armée, le jeune souverain a lancé une proclamation dans laquelle il dit : « Le jour que je désirais voir arriver depuis longtemps est enfin venu, car les obstacles ont disparu. Libre maintenant des compromis qui me retenaient, je peux obéir à mes sentiments en me mettant à votre tête. »

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* d'aujourd'hui : « M. le comte Walewski a adressé à l'Empereur la lettre suivante, par laquelle il se démet de ses fonctions de président du Corps législatif :

» Sire,  
» Des dissentiments personnels, indépendants de ma volonté, s'étant manifestés entre quelques membres du Gouvernement et moi, je n'hésite pas, dans un intérêt de bonne harmonie et de concorde, à prier Votre Majesté de vouloir bien agréer ma démission de président du Corps législatif.

» Je suis avec un profond respect,  
» de Votre Majesté,  
» Le très-humble serviteur et fidèle  
» sujet,  
» A. WALEWSKI. »

» Paris, 29 mars. »  
» L'Empereur a accepté cette démission en exprimant à M. le comte Walewski tous ses regrets et en le remerciant des preuves de dévouement qu'il n'a cessé de lui donner. »

L'Angleterre où tant de contestations industrielles et économiques se manifestent, est depuis longtemps le pays de prédilection de tous les extrémistes. La richesse de l'aristocratie nobiliaire et manufacturière n'y a, pour ainsi dire, point de bornes; il en est de même pour la misère de ses pauvres. De temps à autre, il nous arrive de Londres des révélations navrantes sur cette contre-partie de la grandeur et de la puissance des hautes classes britanniques. Ces révélations, tout le monde les connaît, et il est peu de cours charitables qui n'en souffrent. Le paupérisme anglais, malgré les sacrifices énormes que s'imposent les paroisses, a pris des proportions inouïes, et tous ceux qui ont eu le douloureux courage d'en sonder le profond restent impuissants à le peindre, ne pouvant le comparer à rien.

Aujourd'hui encore un débat qui vient d'avoir lieu aux communes, à propos d'un bill relatif aux habitations des ouvriers et qui tend à la destruction des logements insalubres, jette de nouvelles lueurs sur la plaie qui dévore les grandes cités anglaises. Il en résulte qu'un grand nombre d'hommes qui se livrent à de rudes travaux, sont condamnés à habiter des bouges où, dit un député, M. M<sup>c</sup> Cullagh Torrent, « les membres de la Chambre ne voudraient pas loger leurs chiens. » Les maisons regorgent de locataires et les chambres sont encombrées.

« Dans ces logements, dit le même membre, où les êtres humains sont entassés et serrés comme harengs en caque, un père de famille est pris d'accès de fièvre, sa femme et six enfants sont obligés de respirer auprès du malade un air vicié. Pourquoi la fièvre fait-elle tant de victimes? Parce que dans une maison où l'on compte huit chambres, il y a 87 personnes entassées. La paroisse, je le sais, fournit le cerceuil du défunt, mais n'en voit pas moins une femme et six enfants réduits à la mendicité! En vérité, un tel état de choses est trop odieux pour que l'on n'y porte pas remède! »

Et pourtant 75 millions de francs sont dépensés à Londres, en secours et en charités. Le mal est donc en quelque sorte irrémédiable. On veut cependant tenter un nouvel effort. Le bill présenté grève la capitale d'une contribution additionnelle de six sous par livre, ce qui constituerait une cotisation énorme. Eh bien! les hommes pratiques croient que ce sacrifice lui-même ne saurait être suffisant. Le paupérisme anglais est un gouffre sans

fond semblable au fameux tonneau des Danaïdes dont nous parle la fable.

Pour extrait J. REBOUX.

### REVUE DES JOURNAUX.

Nous lisons dans l'*Avenir national* : « Les journaux de la province de Luxembourg manifestent un enthousiasme très-moderé à l'idée de devenir Français; il serait même plus exact de dire qu'ils ne manifestent pas d'enthousiasme du tout. On voit cependant que les estimables publicistes de cette libre petite province mettent déjà une sorte de sourdine à l'expression de leurs opinions. Leur contrainte évidente fait deviner que déjà ils sont préoccupés du lendemain. Que les journalistes luxembourgeois se rassurent; ils sont encore à l'abri de nos lois sur la presse. Qu'ils profitent donc paisiblement de leurs dernières heures de liberté. Nous disons dernières heures, car les novellistes, même les mieux informés, persistent à déclarer que nos écus vont définitivement avoir une conquête à enregistrer, et que, prochainement, nos fonctionnaires vont faire une entrée triomphante dans le Luxembourg, ce Monaco ludo-que. »

Nous attirons l'attention du lecteur sur l'article suivant que nous détachons du *Pays*, journal officieux :

« On connaît l'opinion du *Pays* sur la situation faite à la France par les événements survenus en Allemagne.

« Nous ne pensons pas que la reconstitution de l'Allemagne, conséquence nécessaire de la marche des esprits et du développement du principe des nationalités, puisse atteindre à aucun degré la dignité ou la sécurité de la France.

« Mais nous pensons avec la même énergie et la même logique que cette reconstitution de l'Allemagne doit avoir pour conséquences la reconstitution de la France dans ses limites naturelles.

« Cette opinion, nous la puissions dans notre conviction et dans notre patriotisme. Elle est fortifiée par l'adhésion de nos lecteurs, et nous ne cesserons pas de la défendre, quand même, ce qu'à Dieu ne plaise! le gouvernement croirait la décliner.

« Si le gouvernement a ses devoirs, nous avons les nôtres, et puisqu'on nous donne toute la liberté de la presse, nous entendons en user. »

La *Patrie*, après avoir reproduit les diverses appréciations que suggèrent aux

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 31 MARS 1867.

— 3 —

## LES ROQUEVAIR

### PROLOGUE.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 29 mars).

— Tenez, me dit-elle, lisez la lettre que je viens de recevoir de l'abbé Romilly; lisez tout haut, car j'ai peine à en croire mes yeux.

Je pris la lettre et je lus :

« Vous souvient-il, madame, qu'il y a à peu près six semaines, je soutennis dans votre salon qu'il serait facile de faire un roman dont l'intérêt n'eût pas l'amour pour principal moteur. Eh bien, nous avions sous nos yeux le type du héros d'un semblable roman, et nous ne le connaissions pas. Moi, je l'aimais d'une af-

fection protectrice. Mon cœur, pressentait qu'il y avait là quelque chose que je ne devinais pas, mais un voile me séparait de cet inconnu. Ce voile est déchiré pour moi, il le sera bientôt pour le monde. Je pars pour aller prêcher à Tulle. Je serai près de deux mois sans vous voir, mais dans deux jours vous recevrez une lettre contenant une histoire qui ressemble beaucoup à un roman, et le héros, madame, c'est Paul Sardan. »

Le jour indiqué, je courus chez madame de Berthouville; elle avait reçu la lettre annoncée.

— Je n'ai pas voulu la lire sans vous, me dit-elle; voyez, l'enveloppe est intacte. Sachez-moi gré du plus grand sacrifice que puisse s'imposer une curiosité féminine en faveur de l'amitié.

Nous avons lu, et nous avons aimé Paul. Madame de Berthouville me permit de copier le récit de l'abbé Romilly; de plus elle me donna sur la famille Sardan des détails qui le complétaient.

Tout cela me fut en partie raconté sous le sceau du secret. Mais on connaît les romanciers; ce sont bien les gens les plus indiscrets de la terre, et tout ce qui m'étonne, c'est qu'on puisse jamais leur confier quelque chose. Malheur à vous, surtout si vous leur dévoilez quelques-uns des mystères de votre cœur! Qui dans la vie n'a pas eu son petit roman

intime? Si vous le laissez lire à un ami ou mieux à une amie appartenant à la gent écrivain, ne soyez pas stupéfait en le retrouvant au bas de votre journal, délayé dans une suite d'interminables feuilletons.

Je fais donc comme tous mes confrères : j'ai lu un récit plein d'intérêt et je le transmets à mes lecteurs. Le hasard m'a fourni des renseignements inconnus même à l'abbé Romilly. J'ai visité les lieux habités par mes héros; les descriptions que j'en donnerai seront exactes. J'ai dû changer les noms de mes personnages, et je l'ai fait. C'est tout ce qu'on peut exiger de la délicatesse d'un romancier.

I.

Transportez-vous sur les confins de la Haute-Vienne et de la Corrèze, au moment où la première Restauration allait s'accomplir.

A deux lieues de Treignac, dans une position des plus agréables, s'élevait un petit castel qui avait la prétention d'avoir joué un rôle à l'époque de la féodalité.

Il était entouré de larges fossés sur lesquels s'abaissait jadis, avec un grand fracas de gonds rouillés et de chaînes, le pont-levis obligé. Mais depuis longtemps les murailles qui bordaient les fossés du château avaient disparu, et le pont-levis

avait été remplacé par un pont ordinaire grossièrement travillé, mais assez solide pour supporter le poids des lourdes charrettes chargées de blé et de fourrages entrant dans la grande cour du manoir.

Les fossés n'avaient plus d'eau; les éboulements de terrain les avaient comblés en partie; le reste était rempli de ronces, d'aubépines et de houx.

En entrant, à la gauche du pont, se trouvait une vieille tour lézardée dans toute sa hauteur. Autrefois couronnée de créneaux, elle avait perdu une partie de ce glorieux ornement; mais elle conservait encore quelques meurtrières, des mâchicoulis, et, quand il pleuvait, deux énormes gargouilles laissaient échapper des torrents d'eau de leurs gueules grimaçantes et démesurément ouvertes, que les pères de ce pays un peu sauvage ne considéraient qu'avec un étonnement mêlé de frayeur.

Un large écusson, supporté par deux lions affrontés, présentait les armes des Roquevair. Elles étaient d'azur, à la croix d'or, à la bordure d'argent losangée de gueules. Le marteau révolutionnaire avait brisé le deux lions, abattu la bordure, excepté à l'un des angles, et coupé la croix avec des hachures qui la laissaient cependant deviner sur le fond de l'écu. Avec quelques connaissances du blason, il était

facile de reconstruire ces armes, mais pour le vulgaire ce n'était qu'un hiéroglyphe dont le sens était à jamais perdu.

La tour, complètement abandonnée, ne renfermait que quelques instruments de jardinage.

Cependant, si l'on se hasardait à gravir l'escalier en colimaçon qui conduisait jusqu'à la plate-forme, si l'on ne s'arrêtait pas, effrayé des solutions de continuité occasionnées par les degrés disparus, si l'on n'était pas ému en sentant la pierre sur laquelle on venait de poser le pied crouler sous sa pression et descendre avec bruit au bas de la tour, on était, après avoir terminé son ascension, amplement dédommagé par l'admirable vue qu'on découvrait autour de soi.

Dominant alors les bois qui entouraient le château, on suivait la pente d'une colline jusqu'à la jolie rivière de la Vézère, dont le cours à travers de magnifiques prairies dessinait les sinuosités les plus gracieuses. De petits hameaux, composés de trois ou quatre maisons à demi cachées par des châtaigniers, étaient semés dans la plaine. Des moulins, des chûtes d'eau destinées à les alimenter, des lots de verdure bordés de bouleaux, de peupliers et d'aunes, dont le pied se baignait dans les eaux; à l'horizon de petites montagnes arrondies, montrant sur le ciel bleu leurs courbes gracieuses; tout con-